

LES RUES

La rue, les rues, symbole de la vie urbaine, des milieux populaires, la rue m'attire, rue commerçante, rue large ou étroite, rue au bord de l'eau, le coin d'une rue, rue animée, rue déserte, rue des bistros. En pleine rue, dans la rue pour se battre, pour manifester.

J'ai passé mon enfance à jouer dans la rue, ruelle étroite de mon enfance.

Fenêtre surrue, fenêtre téléphone, fenêtre jouet, surprise.

J'aime la rue.

Ma rue étroite et longue, pavée, bordée de petits immeubles débouche sur une rue plus large, une avenue interdite à nos jeux. Ma rue offre un avantage unique, une sorte de bunker construit pendant la guerre sur lequel, après l'école, des jeunes de la rue s'asseyaient pour recommencer, mais dans le jeu, la classe.

Que de sérieux dans ce jeu, l'écriture et la lecture, les bons points décernés, les classements donnés, la perfection dans l'imitation de l'adulte.

Puis tout de même, à un moment donné, l'imprévu, la rupture, l'éclatement sans lesquels il n'y aurait pas d'enfants. Bousculade. Les jambes s'enchevêtrent, les bras s'entrelacent, les corps se dégagent, bondissent sur les pavés. Des cris, des embrassades, les groupes se reforment, se déversent dans la rue pour d'autres jeux, d'autres cris, d'autres plaisirs.

La rue où nous traînions, quand la fraîcheur arrivait sous le prétexte d'un cahier à acheter, pour ressentir seuls les émois de nos premières amours.

La rue, les jeux, les rires, les premières larmes, l'amitié, les secrets, la vie.

Les souvenirs plongent dans la rue, les rues de la ville natale.

Les rues aux noms étranges pour les indigènes, rues aux noms familiers pour ceux qui ont épousé la langue française, pour ceux venus de leur grande France dans ce beau pays du soleil. Rue Père de Foucault, Avenue de Carthage, Avenue de Paris, le centre de la ville.

Rue de Marseille, Rue Cambon, Rue de Russie.

Avenue Jules Ferry, la plus grande, la plus belle, de superbes ficus et des fleurs, des quantités de fleurs, un émerveillement de fleurs.

La porte de France, nom prestigieux, échappée de rêve s'ouvrait sur des rues inconnues des Français et qu'ils ne franchissaient pas, arrêtés par la barrière des sonorités barbares qui ne trouvaient aucun écho en leurs oreilles.

Rue Bab Souikan, Bab Carthagène, rue Es-Sadikia, rue Sidi Ali Ben Azouz, au plus profond des souks, rue étroite et tortueuse dans la cohue des femmes voilées, des hommes à chéchia rouge, des enfants braillards, des étals colorés, brassage de bruits et de mouvements odeur de foule, chargée, lentement affairée, orientale, immuable.

Dans cette rue, une école primaire franco-arabe, anachronique, tellement anachronique, dans ces lieux où le français était la langue officielle et que personne ne parlait.

Dans cette petite rue, dans cette école j'ensei-

gnais pour la première fois la langue française à des enfants de huit-dix ans qui parlaient celle qui est donnée gratuitement, par avance sue. Musset faisait partie des morceaux choisis, programme officiel calqué sur celui des enfants de huit-dix ans de la Métropole.

Née dans ce pays je n'avais opposé aucune résistance à l'apprentissage d'une langue que j'entendais tous les jours dans la rue, dans les échoppes, dans la vie d'une Française née en Tunisie.

Pour ravir mes huit-dix ans, visages illuminés de comprendre, j'avais inventé une méthode d'enseignement peu orthodoxe. J'expliquais le sens du poème d'abord en arabe puis en français chaque mot qui éclatait en lumière dans les yeux de mes élèves.

Le sens caché parce qu'inconnu devenait une réalité que la poésie de Musset transformait en rêve.

Les rires fusaient de la joie de saisir les sons et le sens.

La poésie s'inscrivait dans leurs regards, la lune, le point, le "i" devenaient magie par la découverte que "Cette lune comme un point sur "un i"" ressemblait étrangement à la belle lune de leur rue, le soir après la classe.

Dans les rues de Paris, je ne retrouve pas ma rue.

Autres endroits retissés, découverts, émerveillée, surprise plaisir, rues aimées, Jamais nées.

Les rues d'aujourd'hui, Avenue de la Grande Armée, rue des Petits Champs, rue de Clichy, la rue où j'habite aujourd'hui familière, tellement familière, rassurante. Je rentre chez moi, je suis apaisée.

Il y a longtemps que je ne sens plus l'odeur des parfums de la rue qui se mêlent dans le matin, l'odeur des pois-chiches qui fument, des beignets qui se dorment dans l'huile fumante, l'odeur des parfums indélébiles, prégnants, indéracinables.

Elles sont là-bas et dans ma tête.

Cinquante ans après, les vieilles rues de Paris n'ont pas vraiment changé.

Certaines se sont transformées, modernisées, mais les plus anciennes sont demeurées immuables et résistent à l'assaut des sushis-shops tellement anachroniques dans ces rues où fleurent bon le pot-au-feu maison et l'andouillette AAA.

Le nom de ma rue à Paris, rue de Clichy.

Le nom de ma rue à Tunis, rue Père de Foucault.

Deux rues essentielles

J'aime la rue de Clichy

J'aime le souvenir de la rue Père de Foucault.

Lydie KOSKAS